Suspecte solitude

Thierry Filou

Éditions ThoT
Roman

Inspiré par ses nombreux déplacements à travers le monde, Thierry Filou compose chacun de ses récits comme une invitation au voyage. Ses expériences et observations personnelles sont à la source de son imagination et ses carnets de voyage dessinent le décor et les ambiances de ses romans. Il possède l'art de transformer une histoire tragique en une véritable épopée. Ses protagonistes révèlent les travers de la nature humaine, mais aussi un farouche désir de rendre le monde plus juste. *Suspecte solitude* est son quatrième roman.

Sommaire

Piètre rupture 9
L'espoir des cimes 51
Bonheur photographique 77
Escapade biaisée 109
Découvrir l'impossible 135

Piètre rupture

— Emma, n'ouvre pas cette porte ! hurlai-je. Si tu pars, je n'aurai jamais la force d'aller de nouveau vers toi.

— Figure-toi que ça m'arrange, répond-elle d'une voix presque posée. Tes simagrées ont fini de m'émouvoir. Tu peux crier tant que tu veux, je ne faiblirai plus cette fois. J'ai suffisamment souffert, ma décision est prise, je m'enfuis vers une autre vie, sans toi, et rien ni personne ne pourra m'empêcher de refermer cette porte derrière moi.

Mes yeux rougis sont clos, le souffle court, j'inspire pour garder un peu de lucidité. L'odeur du chagrin mêlée à ma propre sudation me fait vaciller. Je sens mes pieds se dérober. Ma colère s'agrège dans mon ventre.

Le claquement de la porte, c'est celui que j'ai si souvent perçu lorsque mes filles quittent l'appartement. Mais aujourd'hui, avec le départ de ma femme, il résonne

étrangement. À cet instant, je le sais, c'est la dernière fois que je l'entends.

Emma s'en va, je n'ai pas su la retenir. Mes yeux s'ouvrent sur un décor de désolation. Le couloir me paraît sombre, le guéridon de l'entrée suranné, et le salon tellement étriqué.

J'éprouve immédiatement le besoin d'un refuge. La douleur est vive, j'aimerais pouvoir pleurer. Le repaire, c'est notre lit. Pourtant j'y ai dormi souvent seul ces dernières nuits. Emma rentrait tard de ses sorties mondaines, et préférait s'allonger sur le canapé pour soi-disant ne pas me déranger.

Tu parles, je ne suis pas dupe, le poison a lentement infusé. L'amour a quitté notre couple, mais pour moi, la mithridatisation n'a pas opéré.

Je m'enferme, me roule en boule, crie, me tire les cheveux. La couette m'ensevelit comme dans un horrible cauchemar, et finalement les larmes libèrent cette énergie.

Les heures passées au téléphone, les soirées solitaires et les interrogations ont envahi mon quotidien. Je voudrais comprendre. Mais le scientifique que je suis ne sait pas encore à cet instant qu'il ne sert à rien de s'obstiner dans cette voie. Mes amis sont précieux durant cette période douloureuse. Ils ne manquent pas de me consoler et de me rassurer :

— Franck, combatif comme tu es, tu sauras donner un tour nouveau à ta vie. Tu verras, une fois la peine et le chagrin évacués, qui te dit que tu ne seras pas encore plus heureux ?

J'ai envie de les croire et de les tuer en même temps. Ces considérations sont dictées par une forme de colère, un mélange de déception, de gâchis et surtout l'impression qu'à cet instant aucun secours ne pourra m'empêcher de sombrer. Ma vie est terminée, tous mes espoirs envolés, je me vois seul, vieillissant prématurément.

La nuit me dévore, le jour m'angoisse. Tous les matins, instants de paresse après une traversée peuplée de mauvais rêves, je ressens une gêne physique au niveau de l'abdomen. Une boule nocive semble germer dans mes entrailles, générant une douleur que je ne peux ignorer. Mes expériences nocturnes sont autant d'épreuves mentales. Mon cerveau bien mal irrigué s'oriente vers une insuffisance médicale. Tous les stratagèmes les plus noirs envahissent mes pensées. Je me retrouve chaque fois au réveil, avant d'aller travailler, avec successivement un cancer, une perforation de l'intestin, un ulcère à l'estomac et bien d'autres maux issus de l'encyclopédie médico-chirurgicale.

Mon travail m'apporte cependant une forme de réconfort. Mes collègues s'aperçoivent de mon mal être – je ne peux dissimuler mes yeux rougis lorsque je me réfugie

dans les toilettes pour pleurer –, et certains me proposent un café pour parler. Ma pudeur, et certainement un peu de honte, m'empêchent pour l'instant d'être très disert sur le sujet. Pourtant, je sais que je dois beaucoup à cette entreprise qui m'a permis de devenir cadre supérieur dans l'industrie énergétique. Mes premières armes, je les ai faites à l'étranger. D'abord simple technicien dans un pays du Moyen-Orient où les ressources en gaz et en pétrole ne manquent pas, j'ai rapidement gravi les échelons. Mais lorsque je rentre dans mon nouvel appartement pour une nouvelle soirée solitaire, figé dans un carcan d'incompréhension, je me remémore une discussion avec Emma peu de temps avant notre séparation. J'en viens à me demander alors si l'ingratitude n'est pas l'apanage de la gent féminine. Je ne le crois pas, mais au plus fort de nos heurts, je l'ai ressenti fortement : alors même que nous avions passé des années formidables en tant qu'expatriés, comme si elle voulait me culpabiliser de notre séparation imminente, je l'ai surprise à banaliser ces moments extraordinaires.

Combien de séjours dans des hôtels luxueux, pour visiter des villes situées à quelques heures de vol de notre lieu de villégiature, combien d'escapades au parfum d'aventure dans le désert, combien de soirées lumineuses ou romantiques, préparées avec soin par le personnel mis à disposition par mon entreprise, combien de tables de

restaurants plus raffinées les unes que les autres avions-nous appréciées ?

Je ne crois pas Emma atteinte d'amnésie, pas plus que moi. Je l'ai vue heureuse durant tous ces épisodes, financés grâce à l'argent et aux avantages acquis au titre de mes compétences au sein de la compagnie. Pourtant elle persiste et me soutient qu'elle n'avait en rien une vie exceptionnelle, et que sans moi et les facilités que je lui procurais, elle aurait vécu des expériences tout aussi enrichissantes. Quand l'amour s'échappe, la fierté reprend le dessus. Travestir la réalité lui a permis à ce moment de passer un cap. Oublier pour mieux supporter la séparation est aussi un signe de force intérieure, et même si cet échange m'a rempli d'amertume, je ne peux l'en blâmer.

Les jours plus moroses les uns que les autres s'empilent. Ils forment une sorte de soc, que je traîne derrière moi en labourant mon passé, sans que je puisse m'échapper vers un futur prometteur.

Mes filles représentent mon seul réconfort dans cet univers peuplé de désespoir. Je ne veux pas les importuner avec de longs appels téléphoniques, elles sont étudiantes en province et je sais qu'il faut les préserver. Pourtant parfois, le mal est si aigu, la douleur si pénétrante et l'isolement si profond que j'ai l'impression de me noyer. Je suis entouré d'un fluide visqueux dont je ne peux m'extraire. Des

pointes acérées, durcissement naturel de cette horrible jusée, viennent insidieusement à la conquête de mon corps. Les démangeaisons sont autant de tortures auxquelles je ne veux pas céder. Ma faiblesse dans ce cas m'incite à décrocher mon téléphone pour entendre leurs voix apaisantes.

La douleur cependant ne fait qu'empirer. Les regrets m'habitent et, en ce début de week-end, je suis prostré au fond de mon lit. Paralysé par mes pensées, je revis dans un espace intemporel des moments heureux : une promenade en bord de mer, un pique-nique près d'une rivière, les effusions de joie et les rires francs que je réussissais à déclencher en faisant le pitre devant ma famille. Et puis l'alcôve qu'Emma et moi savions transformer en chariot de carnaval, tant nous nous y étions aimés. Maintenant j'ai l'amer sentiment que le véhicule a perdu ses roues, et qu'il est sorti du chemin du bonheur pour terminer sa course dans le fossé. J'en suis malheureusement prisonnier, bien seul à me demander ce que j'aurais dû mieux faire, ou ne pas faire pour éviter cet accident.

Ces ressentiments aux parfums de remugle jaillissent du plus profond de mon esprit. Ils sont comme des lutins sournois qui m'envahissent. Une véritable armée que je sens fourmiller depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'au bout de mes doigts.

Je sais que les regrets sont vains, mais à cet instant je ne peux m'empêcher d'y songer. Les lutins ne sont-ils pas

plutôt les ambassadeurs des remords ? Pour l'instant je parviens encore à endiguer cette culpabilité, car j'entrevois dans cette brèche le début d'une capitulation qui risquerait de me laisser définitivement à terre. Bien sûr que je n'ai pas été parfait durant notre longue union avec Emma, j'ai dû être parfois maladroit sans m'en rendre compte. J'ai subi également mon lot de frustration et de vexation, de manière banale, je dirais que notre couple était normal…

Le dimanche est une torture. Je me retrouve à arpenter l'étroit couloir de mon studio. Mille pensées viennent m'assaillir et, pour mieux les anéantir, je marche. Infatigable, le désespoir me suit dans cette course folle qui n'est rien d'autre qu'une succession d'allers-retours. Ceux-ci agitent mes jambes, ma tête ne fonctionne plus. L'engourdissement de ma solitude m'interdit toute initiative.

Je sais que mes amis répondraient présents si je les sollicitais, ne serait-ce qu'à travers un appel téléphonique. Ce dimanche m'offre une bonne excuse pour ne pas le faire, ils se retrouvent certainement en famille pour se reposer. Alors je laisse fuir ce week-end en pensant au lendemain.

Lundi, lorsque je prends le métro pour rejoindre mon bureau, le regard des voyageurs est étrange, et leur proximité différente. Je les côtoie, comme j'ai toujours eu l'habitude de le faire, mais ils semblent figés derrière une

paroi transparente. Rien ni personne ne peut me tendre la main, je lutte sans aide, sans soutien et sans conviction.

— Alors Franck, tu as passé un bon week-end ?

— As-tu réussi à te reposer ?

Les questions convenues de mes collègues sont autant de flèches qui m'ensanglantent pour finalement m'isoler afin de cacher mes blessures. Je sais que je n'ai rien à gagner à ce jeu, parler serait mon salut, mais j'éprouve une certaine effusion à rester coi. Cet état de délabrement mental n'a heureusement que peu d'incidence sur mon travail. Il faut croire que dans ces moments, mon expérience sert de rempart. Je suis à même d'animer une réunion ou d'échanger sur un projet avec un collaborateur sans que rien de mes réflexions ne vienne altérer mon efficacité. C'est rassurant. J'ai déjà beaucoup perdu ; mon métier, je dois m'y accrocher pour rester à flot. J'y arrive pratiquement, sauf durant le déjeuner, où seul le brouhaha du restaurant me parle. Je n'entends que lui. Les lèvres de mes voisins s'agitent, aucun son ne s'en échappe.

Le soir, je peux rester des heures assis dans un fauteuil inconfortable. Non pas que je sois exténué de mes cent pas dans l'entrée, l'horloge ne rythme plus mon organisme, je regarde un point sur le mur s'éloigner. Je sais qu'à ce train, mon corps se dégrade – toujours cette boule dans le ventre qui m'oppresse tous les matins –, la raison ne veut plus m'habiter, je me complais dans cet état

que personne ne voit. Pudeur exacerbée, honte enfouie, liberté déclarée, voilà les sentiments qui m'envahissent durant ces instants infinis, pour finalement me laisser seul et prostré.

Je réussis malgré tout à rencontrer quelques amis.

— Franck, ne reste pas éternellement dans cet état, m'assène Rodolphe, le compagnon de toujours.

Je l'ai connu au lycée pour ne jamais m'en éloigner. Emma a su l'apprécier, il est souvent présent dans les moments difficiles. Je me souviens de nos excentricités lorsque nous étions étudiants. Il avait réussi à faire rentrer une chèvre dans son appartement lors d'une soirée bien animée et copieusement arrosée. Je revois encore son regard brillant à travers ses lunettes rondes en écaille, et la main d'Emma caressant ses cheveux bouclés, pour le remercier d'une telle ambiance. J'étais presque jaloux, mais je sais que Rodolphe est trop intègre en ce domaine pour semer une quelconque zizanie.

Comme il perçoit à quel point nous l'apprécions Emma et moi, et parce qu'il souffre de nous savoir aujourd'hui séparés, il propose :

— Vous devez vous rencontrer et parler. Je ne sais pas tout de votre couple et cela ne me regarde pas, dit-il en formant toujours le même rictus avec sa bouche, signe de modestie et d'avidité mêlés, mais rien ne sert de se

tourner le dos trop longtemps. Il faudra bien que d'une manière ou d'une autre vous trouviez un arrangement.

Rodolphe à ce moment représente ma seule lueur d'espoir. Il ne m'a jamais déçu, et cette fois encore il accomplit un exploit. Emma a souhaité un endroit neutre – un café fera très bien l'affaire – pour nous rencontrer. Elle a aussi exigé la présence de Rodolphe, qu'elle considère idéale pour éviter tout emportement. Nous tentons de nous isoler un peu du tumulte de ce bistro où le garçon, manches retroussées et nœud papillon fatigué, se faufile comme une anguille entre les tables, pour satisfaire la clientèle plutôt jeune et volubile.

— Écoute Emma, je sais que tu es très remontée contre moi, mais nous devons aussi penser à nos filles.

À peine le temps de poursuivre sur cette première lancée qu'Emma rétorque :

— Ne prends pas les filles comme prétexte pour tenter de renouer avec moi. La séparation est avérée, si je suis ici, c'est pour parler des modalités, et certainement pas pour l'annuler.

Je vois dans son regard sa détermination. Pas même un geste de timidité de ses mains ne vient l'atténuer. Rodolphe une fois encore parviendra à nous apaiser. Une petite évocation d'un agréable souvenir passé, quelques bons mots, et le trio est presque ressoudé. Il en profite pour nous inciter à nous revoir pour parler.